

Les Ottomans et le temps

Sous la direction de
François Georgeon et Frédéric Hitzel



BRILL

LEIDEN • BOSTON
2012

LES TEMPS ENTRELACÉS DE DEUX VILLES PLURICOMMUNAUTAIRES :
SMYRNE ET MONASTIR

BERNARD LORY, HERVÉ GEORGELIN

Les villes pluricommunautaires de l'Empire ottoman constituent un objet d'étude fascinant pour notre époque, qui croit y voir une préfiguration des mégalopoles que la mondialisation a développées. La question du vivre-ensemble entre citadins de cultures plus ou moins différentes est un enjeu à la fois immédiat et lourd de conséquences pour l'avenir. Le travail que font le sociologue ou l'anthropologue dans le monde contemporain trouve son correspondant dans une démarche historique attentive à des problèmes analogues relevant du passé. La gestion et la perception du temps sont un aspect de la cohabitation ottomane qui reste mal connu. Dans l'absolu, les différentes communautés d'une ville partagent le même temps astronomique : durée du jour et de la nuit, phases de la lune, rythme des saisons, fluctuations climatiques de longue durée. Dans la pratique, il apparaît vite que des temps culturels différents cohabitent et s'imbriquent les uns dans les autres. On en trouve l'expression ramassée dans un passage célèbre d'Ivo Andrić évoquant la Bosnie :

Quand on reste jusqu'au matin tout éveillé dans son lit, on entend tous les bruits de la nuit à Sarajevo. Pesamment et sûrement, l'horloge de la cathédrale catholique sonne deux heures. Une minute plus tard (soixante-quinze secondes exactement, j'ai compté), sur un timbre un peu plus faible, mais pénétrant, l'horloge de la cathédrale orthodoxe sonne ses deux heures. Un peu plus tard, la tour de l'horloge de la mosquée du Bey sonne à son tour, elle sonne onze heures, onze heures turques spectrales, conformément aux comptes étranges de pays situés à l'autre bout du monde ! Les Juifs n'ont pas d'horloge pour sonner et seul un dieu méchant sait quelle heure il est maintenant, d'une part pour les Ashkénazes, d'autre part pour les Sépharades. Ainsi, même la nuit quand tout dort, dans le décompte des heures creuses du sommeil, veille la différence qui divise ces gens endormis ; ces gens qui, à l'état de veille, se réjouissent et se désolent, jeûnent et font ripaille selon quatre calendriers différents et inconciliables et envoient vers le même ciel tous leurs souhaits et leurs prières en quatre langues liturgiques différentes¹.

¹ Lettre de 1921, nouvelle incluse dans *Titanic et autres nouvelles juives*, Paris, Le serpent à plumes, 2001, p. 109, trad. Jean Descât.

Le paysage sonore de ces villes porte l'empreinte de la diversité des présences et des temporalités, il insère les citoyens, qu'ils le veuillent ou non, dans la pluralité des groupes humains².

Pour tenter de cerner les différents aspects de la gestion et de la perception du temps dans un milieu pluricommunautaire urbain, nous prendrons le cas de Bitola-Monastir et d'Izmir-Smyrne. Ces deux centres de *vilayet*, quoique fort différents, ont en commun de présenter de riches palettes ethno-confessionnelles.

Bitola est, vers 1900, une ville d'environ 40 000 habitants, dont un tiers est musulman (Turcs, Albanais, Slaves islamisés), la moitié est chrétienne orthodoxe (divisée sur le plan ecclésiastique en patriarchistes et exarchistes; sur le plan linguistique entre locuteurs de l'aroumain, du slavo-macédonien et de l'albanais; sur le plan politique en Grecs, Bulgares, Roumains et Serbes); les juifs sépharades représentent plus de 10 % de la population, les Tsiganes à peu près 5 %, les étrangers européens (catholiques ou protestants) sont peu nombreux. La population y est mélangée dans les *mahalle*. C'est une ville au caractère très provincial, qui n'est reliée par chemin de fer au port de Salonique que depuis 1894. Son développement au XIX^e siècle tient surtout à la volonté politique d'en faire un centre administratif régional et une puissante base militaire au cœur des Balkans, en tant que siège de la III^e Armée. C'est un centre économique qui rayonne sur une zone correspondant de nos jours au sud-ouest de la république de Macédoine, au sud-est de l'Albanie et au nord-ouest de la Grèce³.

Vers 1900, Smyrne est une ville d'une tout autre dimension que Monastir⁴. Il s'agit de la grande cité portuaire de l'Anatolie occidentale, ouverte sur le monde, la Méditerranée, l'Europe, voire l'Amérique. Son rôle précoce de nœud ferroviaire accentue sa centralité. Elle est devenue à la fin des années 1850 le terminus du premier réseau

² Alain Corbin, *Les cloches de la terre, Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1984, édition consultée: Paris, Flammarion, Champs, 2000, p. 284: « Mon but était de faire l'histoire de ce paysage sonore; de le décrire dans toute sa magnificence, puis de le suivre dans sa désorganisation. »

³ Pour une présentation plus détaillée, voir Bernard Lory et Alexandre Popovic, « Au carrefour des Balkans, Bitola 1816-1918 » dans Paul Dumont et François Georjon éd., *Villes ottomanes à la fin de l'empire*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 75-93.

⁴ Pour d'autres approches et informations sur Smyrne, se rapporter à Léon Kontente, *Smyrne et l'Occident. De l'Antiquité au XXI^e siècle*, Montigny le Bretonneux, Yvelin édition, 2005 et Marie-Carmen Smyrnelis éd., *Smyrne, la ville oubliée? 1830-1930. Mémoires d'un grand port ottoman*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires/Villes », 2006.

ferré anatolien, constitué de deux lignes principales : Smyrne-Cassaba et Smyrne-Aydın, qui ne cessent d'être prolongées. Au réseau traditionnel de caravanes chamelières se superpose ce réseau moderne mécanisé qui influe sur l'économie de l'arrière-pays. En retour, la cité attire à elle les ruraux de son *hinterland* proche ou lointain, grâce au *gurbet* (« migration ») saisonnier. La catégorie de provincialité ne s'applique que difficilement à cette ville, plus proche en bateau de l'Europe qu'Istanbul, ce que ses élites se plaisent à souligner. Smyrne est une ville de province par défaut, dans la mesure où le pouvoir central de l'État en est presque absent et où elle ne bénéficie pas comme la capitale de son attention urbanistique, ni du souci architectural de monumentalité.

Comme tout centre urbain ouvert sur le monde, comme toute plaque tournante des biens et des richesses, la ville attire à elle des personnes en quête de pain ; Smyrne est la *phtôchomana* des désargentés de tous horizons⁵. Elle gagne constamment de nouveaux habitants, venus des Balkans, de l'Archipel et d'Anatolie, voire de plus loin. Les catégorisations ethniques et religieuses de cette population urbaine obsèdent les observateurs de l'époque. L'encyclopédie *Meyer* de 1908 la décrit ainsi : « Sa population est un mélange chatoyant des nationalités les plus diverses et fut estimée en 1904 à 275 000, dont 135 000 Grecs, 75 000 mohamétans [sic], 35 000 juifs, 10 000 Arméniens, 6 500 Italiens, 2 500 Français, 2 200 Autrichiens, 1 500 Anglais, surtout des Maltais, 210 Allemands⁶ [...] ». On pourrait citer d'autres listes taxonomiques – toutes fort discutables – de la même époque⁷. Celle que nous présentons ici mêle les catégories de « nationalité » et de « religion », en particulier pour les populations que l'on présente comme autochtones, soit les « Grecs », les « Arméniens », les « Juifs » et les « Mahométans ».

⁵ Littéralement : « mère des pauvres ». Angèle Kourtian, *Ta tetradia tis Antzel Kourtian* [Les cahiers d'Angèle Kourtian], Athènes, Plethron, 1980, p. 140 : « J'ai entendu dire qu'elle [Smyrne] était une mère pour les pauvres [*phtôchomana*] et qu'il y a beaucoup d'usines. Je trouverai bien quelque part du travail. »

⁶ *Meyers Großes Konversations-Lexikon, Ein Nachschlagewerk des allgemeinen Wissens, Sechste, gänzlich neubearbeitete und vermehrte Auflage, Achtzehnter Band, «Schöneberg bis Sternbedeckung»,* Leipzig et Vienne, Bibliographisches Institut, 1908.

⁷ Pour une mise en cause radicale de découpages trop confortables, voir Marc Aymes, « Lin-coton : l'étoffe d'une communauté partagée », p. 111-120, dans *Labyrinthes, Atelier interdisciplinaire*, n° 21, 2005 (2), en particulier, p. 120 : « Ne prenons pas trop au sérieux, cependant, les frontières que se tracent les communautés nommées. L'inquiétude silencieuse des archives dévoile les risques de la non-concordance, du reniement, et ces risques laissent imaginer le temps partagé d'une communauté fugitive. »

Qu'en est-il, dès lors, des Grecs catholiques, des Arméniens protestants, d'éventuels Français juifs, des Italiens hellénophones, des orthodoxes unilingues turcophones, voire de chrétiens melchites arabophones ou des Perses, c'est-à-dire de ces groupes relativement discrets qui jouent aussi un rôle dans l'économie de la vie urbaine et contredisent l'idée d'un face-à-face quotidien entre deux grands groupes radicalisés, sans lien entre eux? Or, si la population est certainement diverse, cette situation est perçue comme normale sur place, à l'instar de ce qui se passe à Salonique, à Constantinople, à Alexandrie ou Odessa, c'est-à-dire dans toutes les villes portuaires du monde méditerranéen oriental. Elle paraît étonnante aux Occidentaux de passage qui épousent trop volontiers les schèmes idéaux des États-nations dont ils sont issus et dont ils minimisent la diversité propre. Rappelons que la France rurale ne devient francophone qu'après la Première Guerre mondiale et que l'Allemagne impériale peut être divisée entre catholiques, protestants de diverses obédiences, entre locuteurs de dialectes différents dont l'intercompréhension n'est pas assurée, juifs aux langues maternelles et de cultures variées, locuteurs du polonais, du danois, etc. Dans un cadre impérial, une population urbaine polyglotte et pluriconfessionnelle est plus souvent la norme anthropologique que l'exception.

Pourquoi limiter notre étude à ces deux villes? Idéalement, il faudrait éclairer la question du temps partagé ou séparé à l'échelle de la très grande ville (Istanbul, un million d'habitants), mais aussi de la petite ville de 10-15 000 habitants, de la bourgade (*kasaba*) et même du village. Mais les interactions entre communautés co-habitanes sont malaisées à étudier et les sources font surtout ressortir les situations conflictuelles. L'appréhension du vécu quotidien de ce genre de villes complexes reste délicate. Elle n'est possible qu'en croisant un grand nombre de sources de nature aussi variée que possible. Une question aussi subtile que la perception du temps n'apparaît que de façon évanescence dans la documentation. Nous avons donc préféré nous en tenir à deux villes disposant de sources d'informations diversifiées et abondantes, à deux cas monographiques étroitement cernés, plutôt que de risquer une approche plus générale sur la notion de temps provincial.

AU FIL DE LA JOURNÉE

Nous sommes assez mal renseignés sur le déroulement ordinaire de la journée à Bitola. Ce qui relève du registre de l'évidence quotidienne est rarement consigné par écrit. Un élément aussi banal que les cinq appels

quotidiens à la prière musulmane (*ezan*) qui détermine le *soundscape* d'une ville ottomane n'apparaît dans aucune de nos sources. Passé les premiers jours de dépaysement, même le touriste le plus scrupuleux n'y prête plus attention. Nul doute pourtant que ce ne soit un repère temporel important pour l'ensemble de la population, qui a l'habitude de découper le temps «à la turque», c'est-à-dire à partir du coucher du soleil. Ce repère auditif est certainement bien plus utilisé que le repère visuel de la tour d'horloge au centre de la ville.

Les travailleurs se lèvent en même temps que le soleil. La journée d'un artisan-boutiquier du bazar est sans doute très répétitive; nous savons par la presse socialiste que, dans les semaines qui ont suivi la révolution jeune-turque, le temps de travail a augmenté de plusieurs heures, jusqu'à atteindre 16 heures dans les ateliers de tailleurs et des fabricants de babouches, de 5 heures du matin à 9 heures du soir à l'européenne; ce sera, avec les bas salaires, la cause d'un des premiers mouvements de grève que la ville connaisse⁸. Les ouvriers du bâtiment travaillent également toute la journée, avec une pause d'une demi-heure à une heure pour déjeuner, en revanche «l'usage était de donner une demi-ocque d'eau de vie de raisin chaque soir pour boire un coup⁹.» Ce goût du raki en fin de journée est partagé par les musulmans: «C'est le soir au coucher du soleil et avant son dernier repas que le Turc se livre à son goût pour ce pernicieux liquide et le plus souvent lorsqu'il se décide à manger, il est en état d'ivresse¹⁰.» Une fois la nuit tombée, les habitants de Bitola ne sortent guère dans la rue. Le port d'une lanterne allumée est obligatoire¹¹.

Les mêmes remarques valent également pour Smyrne où les faits anthropologiques de la quotidienneté sont peu mentionnés par les contemporains. Les rythmes journaliers y ressemblent à ceux d'autres villes méditerranéennes, en particulier des villes portuaires. On travaille plutôt le matin et en début d'après-midi, puis l'activité se relâche

⁸ *Odbrani statii za rabotničkoto i socialističkoto dviženie vo Makedonija (1895-1914)* [Articles choisis sur le mouvement ouvrier et socialiste en Macédoine], Skopje, 1962, p. 264-265.

⁹ Ce qui fait 600 grammes à se partager entre le maître-maçon et ses trois ouvriers. Rafael Kamhi, *Az vojvodata Skenderbeg* [Moi, le vojvode Skenderbeg], Sofia, Sineva-Šalom, 2000, p. 21.

¹⁰ Vice-consul de France Bellaigue de Bughas, Notice générale sur le pachalik de Monastir 1856. Réédité en fac simile: *Izveštaj za Bitolskiot pašalak na francuskiot vicekonzul vo Bitola Beleg de Buga od 1856 godina*, Skopje, DARM, 2005.

¹¹ Spiridon Gopčević, *Stara Srbija i Makedonija* [La Vieille Serbie et la Macédoine] t. I, Beograd, 1890, p. 121.

et on fait la sieste en pleine chaleur estivale. La vie reprend en soirée, sur un autre mode, avec l'habitude de la promenade pour une partie de la population: «Tous les soirs, de six à sept heures, l'élite de la population européenne se promène de long en large sur le bord de la mer¹².» Cette promenade ritualisée – nommée *corso* dans la région adriatique¹³ – peut être constatée encore aujourd'hui à Salonique.

Toutefois, une caractéristique essentielle du temps quotidien de Smyrne, ville en forte croissance au tournant du siècle, est le développement de mouvement de *commuting* entre centre-ville et quartiers éloignés (Göztepe) ou banlieues (Cordélio-Karşıyaka) à 4-5 km de Smyrne, voire même entre la ville et la bourgade un peu plus distantes comme Burnova ou Boudja, l'une et l'autre à 10 km de Smyrne. Les transports évoluent à la fin du XIX^e siècle. Les localités de bord de mer comme Göztepe et Cordélio sont reliées au centre des affaires par des bateaux à vapeur, mais aussi par le train et le tramway. De Burnova, à l'intérieur des terres, on rejoint Smyrne en vingt minutes par le train¹⁴. Le temps vécu par les Smyrniotes est ainsi modifié par le développement spatial de la ville, en même temps que se maintient la division entre zones urbaines fonctionnelles. Cordélio n'est qu'un lieu de résidence, alors que le quartier des affaires modernes, le Quai construit en 1867-1877¹⁵, ou les quartiers plus anciens d'activité commerciale (les *bezesten* et autres marchés couverts) sont en ville¹⁶. Les hommes actifs partent le matin et reviennent en début d'après-midi

¹² Henri Avelot, *Croquis de Grèce et de Turquie*, Tours, Alfred Mame et fils, 1899, p. 96.

¹³ Vesna Vučinović, Jelena Miloradović, «Corso as a total phenomenon: the case of Smederevska Palanka, Serbia», p. 229-250 dans *Ethnologia Balkanica*, vol. 10, 2006. En particulier, p. 249: «The corso is [...] a complex socio-cultural phenomenon, reflecting different political, ideological, economic, legal, moral and social institutions and their dynamics. Influenced by these global institutions, the corso is, at the same time, a mirror image of local society. Its space is segmented according to the social structure of the town, reflecting the size, status and power of every social group [...]».

¹⁴ Centre d'études d'Asie Mineure (CÉAM), Archives de la tradition orale (ATO), dossier I10, Burnova, feuillet 16, «Éléments de géographie», collaborateur du CÉAM, Zöi Kyritsopoulou, informateur: Nikolaos Hiliopoulos, le 22 juillet 1968, «Emplacement».

¹⁵ Démétrius Georgiadès, *La Turquie actuelle, Les peuples affranchis du joug ottoman et les intérêts français en Orient*, Paris, Calman-Lévy, 1892. Voir en particulier le ch. XXI, «Les ports et les quais de Smyrne», p. 331-366.

¹⁶ Philippos Phalbos, «Bezestenia kai chania sti Smyrni», [«Les *bezesten* et les *han* à Smyrne»], p. 130-195, *Mikrasiatika Chronika* [Chroniques d'Asie Mineure], t. 9, 1961, p. 146.

manger à la maison, puis repartent à leurs affaires¹⁷. De Cordélio, il leur faudrait une heure et demie pour aller à Smyrne à pied, quand le vapeur ne met qu'une demi-heure, solution qui rend possible un *commuting* confortable¹⁸.

Reste à savoir si tous les groupes de population sont affectés de la même façon par ce mouvement de modernisation de l'espace-temps urbain. Sans aucun doute, les populations les plus impliquées dans le développement économiques, Levantins, Européens, chrétiens et juifs, mais sans exclusive formelle, sont *a priori* plus concernées par ces développements que les familles pauvres des quartiers traditionnellement considérés comme juif et turc dans la vieille ville. L'élite administrative et commerciale turque ottomane participe également aux développements de la ville, mais sa présence est plus effacée dans cette cité dite infidèle par excellence: *Gâvur İzmir*¹⁹. Gaston Deschamps, membre de l'École française d'Athènes note, sur un ton ironique voire méprisant, la discrétion du pouvoir ottoman en ville: «Et pourtant, les Turcs sont officiellement les maîtres à Smyrne²⁰.» Un élément contribue à la mixité au moins partielle des différents groupes, c'est la pluralité qualitative de l'offre de transport. On peut prendre le train ou le tramway dans des classes différentes, comme des voyageurs occidentaux en quête d'authenticité²¹ en font sciemment l'expérience.

LES GRANDES FÊTES CALENDAIRES

Les habitants de la ville pluricommunautaire partagent les mêmes conditions climatiques. Plus qu'ailleurs, les conversations sur la pluie et le beau temps tissent une convivialité superficielle de bon aloi: on se réjouit des premières cerises, on se plaint de la canicule, on commente

¹⁷ CÉAM, ATO, dossier I7, Cordélio, feuillet 49, « Relations et Échanges de la localité », collaborateur du CÉAM: Hermolaos Andreadis, informatrice: Sophia Phrangou, août 1968, à Evdilos d'Icarie.

¹⁸ CÉAM, ATO, dossier I7, Cordélio, feuillet n° 22, « Éléments de géographie », collaborateur du CÉAM: Hermolaos Andreadis, informatrice Sophia Phrangou, à Evdilos d'Icarie, août 1968, « Emplacement du village ».

¹⁹ CÉAM, ATO, dossier I3, Göztepe, « Habitants », collaboratrice du CÉAM: Zöi Kyritsopoulou, informateur: Antónios Souvatzis, Athènes, le 30 septembre 1968.

²⁰ Gaston Deschamps, *Sur les routes d'Asie*, Paris, Armand et Colin, 1894, p. 178.

²¹ Karl Krumbacher, *Griechische Reise*, Berlin, August Hettler, 1886, p. 247: „Mein Reisegefährte hatte behauptet, dass in Kleinasien jeder gebildete Mitteleuropäer in der zweiten Klasse fahren müsse, da man in der dritten mit Juruken, Tscherkessen und ähnlichem Gesindel zusammenkomme; mich zog eben diese gemischte Gesellschaft an.“

le départ des cigognes... Le temps, dans sa dimension climatique, alimente le lien social entre voisins et connaissances par delà tous les clivages sociaux, confessionnels ou linguistiques. Il crée à bon marché un sentiment de vivre-ensemble.

Ce retour régulier des saisons se combine avec le rythme hebdomadaire, scandé par des jours de repos différents, le vendredi pour les musulmans, le samedi pour les juifs et le dimanche pour les chrétiens et avec le cycle des fêtes religieuses qui marquent l'espace public²². Celles-ci sont strictement communautaires et contribuent fortement au cloisonnement de la société. Il faut noter ici une différence significative entre les fêtes chrétiennes qui tombent régulièrement à date fixe, comme Noël le 25 décembre²³, les fêtes mobiles chrétiennes, liées au cycle pascal, ou juives, variables dans l'intervalle déterminé d'une lunaison, et les fêtes musulmanes qui «migrent» en tombant 11 jours plus tôt chaque année par rapport à la précédente. Compte tenu du fait que chaque communauté a son propre calendrier, voire plusieurs comptes différents, il est peu vraisemblable qu'aucun habitant de la ville pluricommunautaire ne soit en mesure d'établir le planning complet des fêtes religieuses au cours de l'année.

Les musulmans constituent le groupe dominant – mais non le plus nombreux – et les grandes dates de leur calendrier marquent la vie de la ville. C'est surtout vrai du ramadan, dont le jeûne diurne et la privation de tabac provoquent des aigreurs d'humeur, dites *ramazan keyfi*, rendant les musulmans que l'on peut côtoyer dans l'espace public irritables voire agressifs, surtout si le ramadan tombe pendant des

²² La pluralité des jours chômés hebdomadaires est aussi un objet de friction entre groupes, quand il s'agit d'avoir un calendrier compatible pour l'activité économique d'une même cité. En 1831, le jour du marché hebdomadaire de Bitola est déplacé du dimanche au samedi, puis, sur protestation de la communauté juive, au lundi. *Turski dokumenti za makedonskata istorija* [Documents turcs sur l'histoire macédonienne], t. V, p. 60–64. Le pouvoir jeune-turc tente d'islamiser le temps hebdomadaire à Smyrne l'Infidèle. Il voudrait déplacer la fin de la semaine de travail du dimanche au vendredi. Or la majeure partie de la population est chrétienne et tient à chômer le dimanche. Archives du ministère des Affaires étrangères (AMAE), Correspondance politique et commerciale, nouvelle série n° 70, feuillet n° 186, courrier n° 52 du consul général de France à Smyrne, Jean-Marie Colomiès, au ministre des Affaires étrangères à Paris, en date du 6 juin 1914, «Tentative des Autorités pour faire du vendredi un jour férié».

²³ Nous donnerons systématiquement les dates chrétiennes selon le calendrier julien en usage parmi les chrétiens orthodoxes à l'époque ottomane. Pour trouver le correspondant selon le calendrier grégorien, il faut ajouter 12 jours au XIX^e siècle et 13 aux XX^e et XXI^e siècles.

jours longues et chaudes²⁴. Le jeune Smyrniote qui sert de guide à Deschamps prévient son patron qu'il doit éviter le quartier musulman qui célèbre le ramadan. Ce dernier ne l'écoute pas, passe outre et va à la rencontre d'une altérité qui ne l'effraie pas autant que l'adolescent grec orthodoxe. Les prédicateurs des mosquées qui appellent les fidèles au zèle religieux déclenchent fréquemment des incidents intercommunautaires dans les Balkans²⁵. Le vice-consul d'Autriche à Monastir se félicite en 1863 : « Le *bayram* qui s'est terminé le 21 de ce mois, durant lequel des excès sont d'habitude commis, s'est cette fois-ci déroulé sans la moindre perturbation de l'ordre public²⁶ ».

De même qu'à Istanbul, pendant les nuits du ramadan, la présence de l'islam devient particulièrement sensible à l'ensemble de la population de la ville²⁷. Alors que la ville levantine, chrétienne et juive va dormir, l'islam s'empare du paysage urbain : « Les clartés de la ville turque, au loin, continuaient à jeter sur la mer des lueurs tremblantes. Les minarets étaient illuminés de guirlandes de feu²⁸. » Dominer une partie du rivage, ne serait-ce que par des illuminations, c'est s'afficher à la vue de tous et prétendre mettre au diapason la cité entière. Le temps du ramadan met en exergue le rôle de Smyrne comme grande ville musulmane drainant toutes les populations musulmanes de la région – elles-mêmes diverses –, ce que l'on oublie parfois. Les statuts sociaux différents et les nuances d'*habitus* dues à la pluralité même de la communauté musulmane du *vilayet* d'Aydın (la province de Smyrne) s'estompent pendant ce mois :

Je vis là quelques exemplaires de la population très diverse qui fourmille en Anatolie : des kavas, brodés d'or sur toutes les coutures depuis le bord extrême de la veste jusqu'aux pointes des guêtres, et chargés d'un tel arsenal de pistolets et de couteaux, que les ceintures gonflées semblaient près d'éclater ; des beys citadins, enveloppés dans de longues robes dont les fleurs peintes et les couleurs tendres allaient mal avec leurs grandes

²⁴ Le côté plaisant, la solennité et la convivialité des repas d'*iftar* (rupture du jeûne), est peu perçu par les autres communautés, car il est circonscrit à l'espace privé.

²⁵ Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Politisches Amt (HHStA) XXXVIII, 390, Monastir, Kral, 30 janvier 1899, 3 janvier 1901, 29 décembre 1903.

²⁶ *Makedonija prez pogleda na avstrijskite konsuli* [La Macédoine au regard des consuls autrichiens], t. I, p. 300, Sellner, 25 mars 1863.

²⁷ François Georgeon, « Le ramadan à Istanbul de l'Empire à la République » dans François Georgeon et Paul Dumont éd., *Vivre dans l'Empire ottoman. Sociabilités et relations intercommunautaires (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 31-113.

²⁸ Gaston Deschamps, *op. cit.*, p. 127-128.

barbes noires; des zeybecks des montagnes d'Aidin, reconnaissables à leurs turbans très hauts et aux braies de toiles blanches, très courtes, d'où sortaient leurs jambes nues...²⁹.

Ce temps du ramadan, visible sur le rivage et imprimant sa marque à la cité entière, est particulièrement célébré autour du *konak* (« palais ») du *vali* (« gouverneur »), centre du pouvoir ottoman, mais aussi dans le quartier dit turc sur les contreforts du mont Pagos ou Kadifekale. La politisation du temps du ramadan est particulièrement forte sous Abdülhamid II (1876-1909)³⁰.

Le ramadan est une période de forte consommation, aussi l'activité artisanale et commerciale s'en trouve-t-elle systématiquement stimulée.

Durant le mois de décembre qui vient de s'achever le commerce pour cette place a été fort animé, ce qui est dû au fait que durant le mois de jeûne du ramazan, qui commença le 16, les familles musulmanes de cette ville ainsi que des districts voisins ont l'habitude de faire divers achats, en particulier des objets manufacturés anglais, des tissus autrichiens, des fez, des produits tricotés et en laine³¹.

²⁹ Gaston Deschamps, *op. cit.*, p. 129-130. Un des rares témoignages trouvés sur le ramazan à Smyrne a donc été écrit par un voyageur occidental de passage. Le témoin se sent-il dans ce récit plus proche des uns ou des autres? Bien qu'il s'en défende dans la conclusion de son ouvrage, force est de constater qu'il distribue équitablement surtout son ironie envers tout le monde. Son antisémitisme est le seul trait saillant dans ce tableau, par ailleurs souvent finement observé. Ailleurs, Deschamps est peut-être plus enthousiaste: *La Grèce d'aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, 1892, p. 380: « La turcocratie, comme disent les Grecs, n'est qu'un mauvais moment à passer. [...] C'est cette espérance qu'ils appellent la grande idée. » Mais ce n'est pas certain. Il a été montré que si le fait grec fascine l'Occident, il lui répugne aussi. À cet égard, voir Gilles Grivaud éd., *Les mishellénismes*, Athènes, École française d'Athènes, 2001. Voir aussi Heinrich Gelzer, *Geistliches und Weltliches aus dem türkisch-griechischen Orient*, Leipzig, B. G. Teubner, 1900, p. 217: « Der Philhellenismus ist bei uns in Deutschland gründlich ausgestorben ».

³⁰ François Georgeon, « Les usages politiques du ramadan, de l'Empire ottoman à la République de Turquie », p. 21-39 dans Farbiba Adelhah et François Georgeon éd., *Ramadan et Politique*, Paris, CNRS Editions, 2000. En particulier p. 39: « [Abdülhamid] a essayé de faire du mois le plus saint de l'islam un temps fort de la politique de 'resacralisation' du pouvoir qu'il entreprenait en relançant notamment l'institution du califat. Ce faisant, le sultan renouait avec la politique de piété qui avait été en vogue aux XVII^e et XVIII^e siècles, il réinventait la tradition ottomane de *din ü devlet* (religion et État) ».

³¹ *Makedonija prez pogleda...*, t. II, p. 161, vice-consul Oculi, 1^{er} janvier 1869. Dans son rapport de décembre 1869, il signale de surcroît les produits coloniaux, les tissus de velours et de soie, les spiritueux (*Ibidem*, p. 212); en 1870, deux commerçants juifs de Constantinople ont apporté à l'occasion du ramadan 24 caisses de vêtements pour hommes et pour enfants, pour la plupart de confection viennoise (*Ibid.*, p. 264); en 1871, des orages de pluie et de neige suscitent des inondations qui interrompent le transport avec Salonique, ce qui perturbe le marché du ramadan (*Ibid.*, p. 287);

C'est aussi une période de « coup de feu » dans les métiers de la pâtisserie : les ouvriers (presque tous Grecs à Bitola) sont amenés à faire des journées de seize heures de travail sans la moindre interruption³².

Le *kurban bayramı* (« fête du sacrifice ») est la seconde fête solennisée par les musulmans. C'est une occasion de rendre des visites de courtoisie. Ainsi les missionnaires catholiques : « Les Turcs ont eu le *courban bayram* la fin de ce mois. Nous sommes allés tous les trois faire notre visite au *muchir* (« commandant ») qui a été bien aimable³³. » C'est aussi une période d'activité commerciale plus intense et pas seulement pour les éleveurs³⁴.

Pour les chrétiens orthodoxes, la fête de Pâques marque le point culminant de l'année. Elle est précédée par le long carême, durant lequel toute nourriture d'origine animale est proscrite. Son début est précédé à Smyrne par le carnaval ou *Apokryes*. Les anciens habitants orthodoxes aiment en parler :

À Smyrne, lors du carnaval, tout d'abord, de la maison la plus pauvre à la maison la plus riche, on préparait de la bonne nourriture, c'est-à-dire des plats avec de la viande, cuits au four ou mijotés. On faisait des pâtisseries à la maison, on n'avait pas l'habitude alors d'acheter : le *baklava*, le *kadaif*, le *galaktoboureko*. Toute notre parenté et nos amis se réunissaient dans une grande maison et il y avait la fête, on chantait, on dansait, et les plus enjoués se costumait. Les enfants et les jeunes remuaient ciel et terre. Ils organisaient des danses, ils dansaient et se déguisaient, se masquaient. Tout le monde parlait du carnaval de Smyrne³⁵.

Le carnaval orthodoxe de Smyrne est connu dans le monde grec et donne lieu à des réjouissances empiétant sur l'espace public, au cours desquelles les autres communautés, à l'exception des « Turcs », sont

les intempéries perturbent aussi l'appétit d'achat des musulmans en novembre 1873 (*Ibid.*, t. III, p. 126) ; en 1874, il indique les tissus de mélange coton-soie comme particulièrement recherchés à l'occasion de la fête (*Ibid.*, p. 164).

³² *Odbrani statii...*, p. 264-265.

³³ Archives des Lazaristes. Dossier Monastir 1870-1884, Lepavec, 21 janvier 1874.

³⁴ « Avant le début de la fête musulmane du *kurban bayramı*, qui s'est tenue le 10 *zilhice* = 13 mars et a duré quatre jours, une animation s'est emparée des commerçants en produits manufacturés, qui correspondait assez aux attentes, car les Turcs et les Turques achètent toutes sortes de choses. » *Makedonija prez pogleda...*, t. II, p. 228, Oculi, 1^{er} avril 1870. En revanche le *kurban bayramı* du 22 mars 1869 tombe dans une période d'atonie économique et les commerçants sont déçus (*Ibid.*, p. 175).

³⁵ CÉAM, ATO, II, Smyrne, « Vie religieuse », collaboratrice du CÉAM : Zöi Kyritsopoulou, informatrice : Zöi Kaba, interviewée à Athènes, le 3 mars 1970, « Le carnaval ».

régulièrement raillées: « Ils se déguisaient en Arabes et se teignaient la peau tout en noir ». Le temps de fête est celui de l'affirmation de soi et de la démarcation par rapport aux autres que l'on stigmatise de façon plus ou moins ouverte, selon le rapport de forces symboliques local³⁶. Le fait est que les Noirs, descendants d'esclaves ou esclaves encore, se trouvent tout en bas de la hiérarchie sociale et que l'on ne court aucun risque à s'en moquer³⁷.

Les orthodoxes de Bitola ne sont pas en position de s'affirmer dans l'espace public sur un mode burlesque ou débridé. Seul un prétexte à forte connotation religieuse peut justifier l'empiètement sur l'espace partagé de la ville. La procession de l'*epitaphion*, le Vendredi Saint, est l'occasion qui marque le plus l'espace public. En voici une description, fort malveillante, due à la plume d'un missionnaire catholique français:

Dès huit heures du soir, la population grecque commence à se mettre en mouvement dans les rues où doit passer la procession (...). La foule s'assemblait devant notre maison. Pourriez-vous deviner à quoi elle était occupée? À prier peut-être? Loin de là. Elle mettait toute son attention à admirer les feux de Bengale ou les fusées qui étaient lancées par un cordonnier et un pharmacien, en attendant que l'évêque grec, accompagné de son clergé arrivât. [L'évêque arrive escorté de policiers] dans une foule d'hommes et d'enfants qui parlaient et criaient à qui mieux mieux. À ce moment, tous les habitants des maisons, les femmes surtout, se tiennent sur les portes, tenant un cierge allumé pour faire un signe de croix à l'instant où un cercueil de forme quelconque passe. On aurait été tenté de rire, si on n'avait pas connu le motif de cette procession³⁸.

Le journaliste russe Amfiteatrov est au contraire impressionné par la cérémonie, à laquelle il trouve une expressivité rare, digne de Rembrandt:

Où que se porte le regard, les taches lumineuses des cierges, des visages basanés recueillis teintés d'une lueur rouge, des fez, des yeux méridionaux étincelants. La foule oscille comme une mer, les gens se bousculent et se marchent sur les pieds. Les soldats turcs, sur deux rangs, protègent

³⁶ *Ibidem*.

³⁷ Pour s'en convaincre: Mustafa Olpak, *Kenya-Crète-Istanbul, biographie d'une famille d'esclaves*, trad. du turc par Mehmet Konuk, Paris, Özgül, 2006. La famille en question arrive de Crète dans la région d'Izmir après le traité d'échange obligatoire des populations entre Grèce et Turquie. Mais le phénomène social de stigmatisation perdure.

³⁸ *Annales de la Congrégation de la Mission*, LXI, Hypert, 6 juin 1894.

la procession des prêtres et du linceul, pour qu'il ne soit pas renversé par la foule des fidèles. La rue principale de Monastir est envahie sur toute sa largeur par la procession de la croix; la circulation y est interrompue, les musulmans cèdent la place à la fête chrétienne, et ne semblent pas le regretter. Aux portes, aux fenêtres et aux balcons, des gens et des cierges, des cierges et des gens³⁹.

La cérémonie de Pâques elle-même se déroule sous très forte affluence à l'église et surtout dans la cour de l'église. Amfiteatrov manque s'évanouir dans la cohue et l'atmosphère confinée. Il n'est guère enchanté non plus par les usages liturgiques propres à l'église grecque:

Les chantres hurlaient comme des chacals dans la nuit d'hiver, (...) [Le métropolitain] lut l'évangile avec des intonations de Mounet-Sully et, en interpellant ses diacres ignorants, il mélangeait des interjections françaises dans son parler grec⁴⁰.

Les fêtes de Pâques orthodoxes à Smyrne célèbrent le triomphe de la résurrection du Christ sauveur avec toute la pompe d'une église orientale pour laquelle le rite n'est pas une forme surimposée à un discours, mais bien l'expérience concrète de la théologie du christianisme⁴¹. En ce temps festif, on brûle rituellement un mannequin symbolisant le juif; ce rituel populaire se pratique alors même qu'une forte communauté israélite vit à proximité immédiate⁴². Les fêtes orthodoxes sont décrites comme particulièrement démonstratives:

J'ai vu, le jour de Pâques, une procession moitié religieuse, moitié patriotique, dérouler à travers les rues son cortège de prêtres nasillards et de Palikares tireurs de pistolades, sous la protection de la gendarmerie turque. [...] À minuit, quand l'archevêque, suivi des acolytes, le front ceint de la tiare byzantine, sortit par le grand portail, brusquement ouvert à deux battants, et que, semblable à un patriarche du temps de Nicéphore Phocas, il s'écria: le Christ est ressuscité! Une musique qui était cachée

³⁹ Original en russe (1903), d'après la traduction macédonienne: A. V. Amfiteatrov, *Zemja na razdorot* [Terre de dissension], Skopje, Makedonska Kniga, 1990, p. 62.

⁴⁰ *Ibidem*. Ceci nous rappelle opportunément que les usages sont loin d'être unifiés au sein d'une même communauté et qu'ils varient de ville à ville, de province à province.

⁴¹ Jean Meyendorff, *L'Église orthodoxe, hier et aujourd'hui*, Paris, Seuil, 1960, nouvelle édition revue et augmentée par Jean Meyendorff et Nicolas Lossky, 1995, p. 65: «La vie liturgique se trouve [...] au centre de la piété orthodoxe: elle réalise et elle exprime le mystère de la présence divine dans l'Église, elle proclame la vérité dogmatique.»

⁴² Hervé Georgelin, *La fin de Smyrne. Du cosmopolitisme aux nationalismes*, Paris, CNRS Editions, 2005, "Les Pâques orthodoxes", p. 104-106.

dans le campanile se mit à jouer, avec des cuivres et des grosses caisses singulièrement modernes, l'hymne national des Grecs :

Je te connais au tranchant
De ton sabre terrible,
Je te connais à ton regard
Qui royalement mesure la terre...
Tu ressembles à une fiancée ;
Salut ! Salut ! Ô Liberté⁴³ !

On remarque une ressemblance étrange qui s'établit entre le rite du *Kurban Bayramı* et celui de Pâques. Un même marché aux moutons est organisé pour les deux fêtes aux significations si différentes⁴⁴. La culture matérielle tend à converger, à de minimes différences près. À Smyrne comme à Monastir, l'usage est d'offrir des œufs peints en rouge à ses voisins, quelle que soit leur confession. Si le sens accordé à tel ou tel symbole est ignoré dans le détail, les pratiques sont reconues au moins sous leur aspect matériel par les membres des autres communautés.

En Macédoine, les Pâques se célèbrent en famille, aussi tous les travailleurs originaires des environs quittent-ils Bitola pour regagner leurs villages pendant les fêtes. Le consul d'Autriche estime que 5 à 6 000 personnes désertent alors la ville (15–20 % de la population!)⁴⁵. Noël ne s'accompagne pas de rituels débordant dans l'espace public. Le militant aroumain Dimitri Gou Ghianci (né en 1843) tente cependant d'introduire à Bitola l'usage venant de Roumanie de jeunes garçons chantant des *colinde* de maison à maison, dans le but d'affirmer une identité culturelle communautaire⁴⁶. Nous avons là typiquement affaire à une tradition inventée.

Une autre cérémonie chrétienne qui se remarque dans la ville pluricommunautaire est l'Épiphanie : le 6 janvier, le métropolite jette la croix dans la rivière, et d'endurants plongeurs rivalisent à la rapporter sur la rive. La sortie solennelle de l'évêque dans l'espace public peut impliquer la participation des forces de l'ordre, forcément musulmanes. L'évêque exarchiste (bulgare) nommé à Bitola en 1897 réclame le privilège de procéder à cette cérémonie en face du *konak* ; il entend

⁴³ Gaston Deschamps, *op. cit.*, p. 152–153.

⁴⁴ Louis-Auguste-Alphonse de Launay, *Chez les Grecs de Turquie, Autour de la mer Égée*, Paris, Édouard Cornély, Librairie d'Éducation Moderne, 1897, p. 29.

⁴⁵ *Makedonija prez pogleda...*, t. III, p. 195, Knapitsch 31 mai 1875.

⁴⁶ Irina Nicolau, *Come on now! A personal journey through the world of the Aromians*, New York, 2002, p. 55.

supplanter l'évêque patriarchiste (grec) dont c'est l'emplacement traditionnel; l'enjeu n'est pas de charmer les yeux du *vali* par une cérémonie pittoresque, mais d'affirmer la prééminence d'une communauté sur l'autre en accaparant un lieu symbolique dans l'espace de cohabitation commun⁴⁷. Le *vali* fera prévaloir la tradition et les Bulgares en éprouveront du dépit. Les autorités musulmanes ont le souci constant que les célébrations chrétiennes dans l'espace urbain commun ne troublent pas l'ordre public. Dans la ville pluricommunautaire, la gestion du temps partagé est dans une large mesure une gestion de l'espace.

Partout en Macédoine et en Bulgarie, les jeunes filles en âge de se marier défilent de porte en porte en chantant un répertoire spécifique le jour de la St Lazare, soit le samedi avant les Rameaux. À Bitola, où la plupart des Tsiganes sont chrétiens mais néanmoins marginaux, l'usage est que les jeunes filles tsiganes passent en bande, en chantant les mêmes chansons, mais accompagnées du tambourin, le samedi de la semaine précédente (*Gjupski Lazar*).⁴⁸

Les fêtes juives se déroulent à l'intérieur de la communauté dans la discrétion. Elles ne marquent pas le rythme commun de la ville, ni à Smyrne, ni à Bitola, si ce n'est par un pic de consommation vers septembre-octobre (Roch ha-Chanah, Yom Kippour, Soukkot).

D'une façon générale, les grandes fêtes se marquent par de l'affluence en certains lieux, par du bruit et de la musique, par ce qu'on « se fait beau » (vêtements neufs, cheveux coupés de frais, fez remodelé, etc.) Elles agissent sur le paysage citadin, car il est d'usage de chauler de frais les maisons à l'occasion de la Pâque ou du *bayram*⁴⁹. Les illuminations avec des centaines de lampes à huile sont le moyen par lequel les musulmans signalent le temps festif, alors que les chrétiens se contentent de décorer leurs bâtiments communautaires de guirlandes de verdure et de fleurs à l'occasion de leurs fêtes. L'activité commerciale de la ville peut se trouver exceptionnellement dynamisée lorsque le cycle de fêtes musulmanes « migrant » à travers l'année entre en conjonction avec les fêtes chrétiennes ou juives. C'est le cas en 1877 lorsque Noël

⁴⁷ HHStA, PA XXXVIII, 389, Kral, 15 janvier 1898.

⁴⁸ Kuzman Šapkarev, *Sbornik ot bǎlgarski umotvorenija* [Recueil de folklore bulgare], t. I, Sofia, 1968, p. 566 (1891¹).

⁴⁹ C'est curieusement la corporation des *yorgancti*, fabricants d'édredons et de couettes, qui a le monopole du commerce de la chaux à Monastir.

coïncide avec le *kurban bayramı* : l'animation est grande dans le bazar, bien que l'Empire ottoman soit alors en guerre. L'année précédente, la fin du ramadan avait coïncidé avec les fêtes juives d'octobre⁵⁰.

Les grandes fêtes du cycle liturgique des trois religions ne sont pas forcément les marqueurs temporels les plus profonds de la vie de la ville pluricommunautaire. D'autres repères scandent la vie économique. À Bitola, les contrats et les baux sont passés, renouvelés ou expirés systématiquement à la Saint Georges (s'ils sont annuels) et à la Saint Dimitri (s'ils sont semestriels). Ces deux dates sont les pivots du calendrier balkanique traditionnel, qui connaît en réalité deux grandes saisons d'été et d'hiver, qui alternent le 23 avril et le 26 octobre du calendrier julien. Sur le plan astronomique ces deux dates correspondent à l'apparition et à la disparition des pléiades à l'horizon. Les deux saints sont représentés de façon analogue, par des cavaliers chevauchant de gauche à droite, la cape flottant au vent, sur un cheval blanc (St Georges, qui pourfend un dragon) et un cheval rouge (St Dimitri qui pourfend un roi impie). Les musulmans célèbrent à leur manière ces dates sous le nom de Hidrellez et de Kasım. Dans le monde pastoral, c'est la date du départ et du retour des troupeaux qui estivent dans la montagne. C'est aussi le rythme saisonnier d'activité des brigands (*hajduk*, klephtes) et par conséquent aussi de ceux chargés de les poursuivre⁵¹, tout comme des mendiants-voyageurs, dont Bitola est une base hivernale⁵². En ville, ce sont les dates d'embauche des domestiques et des apprentis ou compagnons (*çırak*, *kalfa*). Comme les clauses d'emploi prévoient fréquemment des chaussures ou des vêtements, il n'est pas surprenant qu'il y ait un pic de consommation à ce moment de l'année. La St Dimitri est particulièrement solennisée par les chrétiens de Bitola, parce que c'est le saint patron de leur église cathédrale.

Les allégeances communautaires s'affichent dans le calendrier notamment par le biais des écoles. Chaque année, les cérémonies de distribution des prix sont l'occasion de démontrer la progression de chaque communauté sur la voie de la modernité : on s'efforce d'y faire

⁵⁰ *Makedonija prez pogleda...*, t. III, p. 351, Knapitsch, rapport économique pour décembre 1877, p. 275, Knapitsch, rapport économique pour septembre et octobre 1876.

⁵¹ *Turski dokumenti za makedonskata istorija*, t. IV, Skopje, 1957, p. 28.

⁵² Aleksandar Sterjovski, « Prosjacite na Balkanot » [« Les mendiants dans les Balkans »], p. 29-36 dans *Prilozi DNU Bitola*, 1993, n° 54-55.

assister des hauts fonctionnaires ottomans (si possible le *vali*) et les consuls; un programme de déclamations, de chants, de démonstrations d'expériences de chimie amusantes montre le bon niveau des élèves; un hymne à la gloire du Sultan est obligatoirement chanté; les dessins des élèves sont exposés, des rafraîchissements proposés. Les choses se passent de la même façon à Monastir et à Smyrne. Les thématiques scolaires sont généralement très développées dans les monographies et sources diplomatiques.

TEMPS DES FÊTES SÉCULARISÉES, TEMPS POLITIQUES

Les étrangers qui résident dans l'Empire ottoman sont partie prenante à la gestion du temps pluricommunautaire. La visite à Smyrne d'un membre d'une dynastie étrangère fournit une occasion privilégiée aux chrétiens de marquer leurs sympathies pour telle ou telle Puissance et de montrer dans l'espace urbain leur adhésion symbolique à telle ou telle influence. Ces manifestations ne font pas toujours preuve de grand tact envers les autorités ottomanes légitimes:

Après avoir reçu le Gouverneur Général, qui s'était empressé d'aller leur présenter, au nom du Sultan, les souhaits de bienvenue, les Princes, accompagnés de la Grande-duchesse [...] sont descendus à terre pour assister à une messe solennelle, qui a été célébrée, par l'Archevêque grec, à l'église métropolitaine de S^{te} Photinie. Les abords du monument religieux et la vaste enceinte qui l'entoure étaient remplis d'une foule compacte composée, principalement, de grecs schismatiques. Les Grands-ducs ont été accueillis par de chaleureuses acclamations qui se sont renouvelées à leur sortie de l'église⁵³.

Le ralliement symbolique est souvent accompagné par la présence d'une escadre de la flotte du pays en fête qui, sous couvert de festivités souvent mondaines, rappelle que l'indépendance de l'Empire est sous surveillance, en particulier dans les endroits côtiers. Le bon ordre doit y être maintenu dans le respect des droits que la constitution de 1876 reconnaît aux sujets de l'Empire, mais surtout dans celui des privilèges que sont devenues au fil du temps les capitulations, accords inégaux

⁵³ Archives du ministère des Affaires étrangères (AMAÉ), Nantes, Archives des postes, Ambassade de Turquie, Correspondance avec les Échelles, Smyrne, 1880-1889, courrier de Firmin Rougon, Consulat général de France à Smyrne, au comte de Montebello, Ambassade de France à Constantinople, le 2 octobre 1888 « Passage des Grands-Ducs Serge et Paul de Russie à Smyrne ».

conclus avec les Puissances occidentales plaçant les ressortissants de ces Puissances hors du droit ottoman commun. Ces fêtes combinent ainsi *garden-parties* consulaires et démonstrations de force militaire.

Il y a une concurrence certaine entre Puissances impérialistes pour s'accaparer le temps festif de Smyrne à l'occasion de leurs fêtes nationales et montrer la popularité dont elles jouissent auprès de la population locale. Elle est à l'image des concurrences économiques à l'œuvre dans l'Empire et en Méditerranée orientale. Tard venue dans le concert impérialiste, l'Italie, nouvellement unifiée est pleine d'appétits et le manifeste au grand mécontentement de la puissance catholique installée depuis longtemps en Orient, la France :

La célébration de la fête nationale italienne du Statut qui a lieu annuellement le premier dimanche de juin, avait passé jusqu'à présent presque inaperçue à Smyrne. [...] Cette année, un effort a été fait en vue de célébrer avec éclat cet anniversaire, le 6 juin, 1^{er} dimanche du mois; M. Bottesini a profité de la présence en rade du cuirassé *Marco Polo*, qui est au mouillage depuis le 22 mai, et du concours actif et empressé du directeur actuel de la Banque Ottomane qui est italien, M. Suggiani, pour provoquer l'organisation, à l'occasion du Statut, d'une *garden party* en faveur de la société italienne de bienfaisance et à laquelle la population a été conviée dans des conditions habilement combinées pour l'attirer et l'associer, ainsi indirectement à la fête nationale du jour⁵⁴.

Le ton des dépêches diplomatiques est emphatique et chaque consul tend à exagérer l'impact de sa propre fête :

La fête du 14 juillet a été célébrée par nos nationaux avec un patriotique entrain. La population s'y est associée avec les mêmes manifestations de sympathie pour notre pays que les années précédentes. Dès le matin, nos établissements publics et un grand nombre de maisons de commerce de toute nationalité, ainsi que les cafés sur les quais se sont couverts de drapeaux⁵⁵.

Il n'y a pas que le 14 juillet qui intéresse éventuellement les habitants de la cité portuaire, le consul de France tend à figer le port ottoman dans une francophilie à toute épreuve qui ne résistera pourtant pas au temps. La prudence prévaut parfois dans les festivités publiques, en

⁵⁴ AMAÉ, Turquie, Politique intérieure, Asie Mineure, Archipel, vol. I, n° 67, 1897-1903, feuillet n° 18, courrier de Firmin Rougon, Consulat général de France à Smyrne, le 10 juin 1897, n° 20, adressé au Ministre à Paris.

⁵⁵ AMAÉ, Turquie, Politique intérieure, Asie Mineure, Archipel, vol. I, n° 67, 1897-1903, feuillet n° 25, courrier de Firmin Rougon, Consulat général de France à Smyrne, le 16 juillet 1897, n° 23, adressé au Ministre à Paris.

particulier en des temps politiques agités, comme la guerre helléno-ottomane de 1897 :

Les Hellènes de Smyrne avaient eu, un instant, la pensée de se rendre, en groupes nombreux, à la réception officielle du consulat, mais à la suite d'une délibération tenue, à cet effet, au club hellénique, ils ont renoncé à une démarche qui, tout en répondant à leurs sentiments intimes, aurait eu l'inconvénient de revêtir les apparences d'une manifestation. Ils ont chargé, en conséquence, deux délégués de se rendre à l'hôtel consulaire dans l'après-midi du 14 juillet⁵⁶...

Les explications fournies par le consul mettent en relief la signification politique de la solidarité locale à l'égard de la Puissance en fête, bien au-delà d'une sympathie populaire ou d'une admiration culturelle pour tel ou tel pays.

En réaction à ces manifestations inquiétantes pour les autorités ottomanes, l'Empire a développé, selon le même code festif, des rendez-vous similaires, comme l'anniversaire du sultan :

L'anniversaire de la naissance du sultan a été célébré cette année à Smyrne avec un éclat inaccoutumé. Non pas que la population ait manifesté, à cette occasion, un enthousiasme particulier. Mais les administrations ottomanes ont tenu à démontrer tout leur loyalisme, et les édifices publics se sont couverts d'illuminations particulièrement brillantes. Le Vali a donné à cette occasion un bal pour lequel de nombreuses invitations avaient été lancées. Cette fête, d'ailleurs fort réussie, constituait presque une manifestation de progrès et de libérale civilisation⁵⁷.

Le diplomate français ne peut s'empêcher d'insinuer le doute quant à l'adhésion de la population locale aux réjouissances impériales et souligne le caractère voulu de la Smyrne ottomane officielle de ces célébrations.

À Bitola, la fête de l'accession au trône du Sultan est marquée par des illuminations et un feu d'artifice⁵⁸. À cette occasion le *vali* reçoit le corps consulaire au *konak*. Après la révolution jeune-turque, dont Bitola-Monastir fut le berceau, la fête de la constitution est célébrée chaque année. À plus petite échelle qu'à Smyrne, les anniversaires des

⁵⁶ *Ibidem*.

⁵⁷ AMAE, Turquie, Politique intérieure, Asie Mineure, Archipel, vol. I, n° 67, 1897-1903, feuillet n° 134, courrier de Joussetin, consulat général de France à Smyrne, le 28 novembre 1901, n° 53, adressé au ministre à Paris.

⁵⁸ *Makedonija prez pogleda...*, t. I, p. 221, Sachsl, 26 juin 1862; il s'agit de marquer la première année du règne d'Abdülaziz.

souverains représentés par des consuls et la fête nationale française sont l'occasion de réunions pour la petite communauté occidentale assez disparate de la ville. C'est aussi un baromètre de la popularité de telle ou telle grande puissance auprès des autorités en fonction de la «délégation» ottomane civile et militaire qui s'y rend⁵⁹. Les fêtes nationales des États balkaniques (il y a des consulats de Grèce, Serbie et Roumanie ainsi qu'une agence commerciale bulgare) sont plus lourdes de sous-entendus politiques; les notables chrétiens qui s'y rendent y affichent leurs engagements culturels et politiques⁶⁰.

CONSCIENCE D'UN CALENDRIER TRANSCOMMUNAUTAIRE

De nombreux indices laissent discerner une connaissance implicite du calendrier des Autres au sein de chaque communauté⁶¹. Sans qu'on sache forcément à quelle date exacte chaque habitant de la ville pluricommunautaire sait que, vers telle période de l'année, telle communauté sort dans la rue, se montre exubérante, pratique tel rituel, consomme telle nourriture.

Les fêtes religieuses sont en effet l'occasion de cadeaux de courtoisie entre voisins et connaissances de confessions différentes. Les musulmans identifient Pâques comme «la fête des œufs rouges⁶²». Les chrétiens apprécient les sucreries du *şeker bayramı*. Les élèves juifs à l'école des missionnaires français de Bitola respectent aussi ces usages:

Quand ils ont quelque fête, plusieurs d'entre eux nous apportent de petits cadeaux. Hier ils sont venus tous ensemble et tout joyeux nous apporter chacun les *pains saints*, ou gâteaux de Pâques qu'ils nous avaient, disaient-ils, préparés de leurs propres mains pour nous régaler⁶³.

⁵⁹ Ainsi en 1860, pour l'anniversaire de la reine Victoria, le consul Calvert organise un grand pique-nique où est invitée «toute l'élite de la société monastiriote, c'est-à-dire les consuls et leurs drogmans, plusieurs officiers des régiments chrétiens de dragons et de cosaques de la garnison, deux ou trois Turcs, un gentleman grec.» Voyage d'Adelaide Walker, cité par Michel Léo, *La Bulgarie et son peuple sous la domination ottomane, tels que les ont vus les voyageurs anglo-saxons 1586-1878*, Sofia, 1949, p. 69.

⁶⁰ Nikolaos Georgiadis, *Osa egrapsa sto Monastiri, 1903-1912* [Tout ce que j'ai écrit à Monastir, 1903-1912], Thessaloniki, Hetairia Makedonikôn Spoudôn, 1984, p. 37.

⁶¹ Sur la notion d'*implicit social knowledge*, voir Mattijs Van de Porte, *Gypsies, Wars & Other Instancies of the Wild. Civilisation and its Discontents in a Serbian Town*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 1998, chap. 3.

⁶² Kuzman Šapkarev, *op. cit.*, p. 567. Les musulmans font un contre-don de quelques menues pièces de monnaie.

⁶³ *Annales de la Congrégation de la Mission*, XXXVIII, p. 224, Cassagnes, 8 avril 1873.

Ces gestes de courtoisie sont connus et appréciés; leur signification symbolique et religieuse est en général complètement ignorée dans les autres communautés.

Lors du Pourim, à la devanture des confiseries de Salonique et de Monastir, se balancent toute une collection de petits Aman en sucre pendus à des fils multicolores, et dont les grimaces plus ou moins hideuses, attirent une joyeuse marmaille. À côté du supplicé, se prélassent de nombreuses Esther de caramel ou de chocolat aux costumes bigarrés⁶⁴.

Mais ce calendrier transcommunautaire est aussi un terrain d'affrontement symbolique. L'histoire des rivalités communautaires le confirme à plusieurs reprises: certaines dates sont sciemment choisies pour offenser tel ou tel groupe. Car il ne faudrait pas penser que la cohabitation des divers calendriers allait de soi pour les sujets ottomans. Elle était acceptée dans la pratique, mais elle pouvait aussi donner lieu à des interprétations et surtout des hiérarchisations rapides. Dans son roman autobiographique, l'ancien smyrniote, Kosmas Politis, le laisse clairement entendre:

[...] le calendrier franc indiquait la mi-septembre, alors que selon notre calendrier, le juste et l'orthodoxe, août venait de s'achever⁶⁵.

En particulier, la Pâque juive donne encore au xx^e siècle l'occasion d'accusations de meurtre rituel envers la communauté juive:

M. Guillois a rendu compte à Votre Excellence d'un incident survenu à Smyrne au mois de mars dernier: un jeune Grec, employé dans une maison de nouveautés, avait disparu au moment de la Pâque juive et la population orthodoxe de la ville, persuadée qu'il s'agissait d'un meurtre rituel, s'était suffisamment émue pour que l'adoption de sérieuses mesures de police ait dû être décidée; à la suite de la principale manifestation, une centaine d'arrestations furent opérées, et l'autorité judiciaire en maintint la plus grande partie⁶⁶.

Le jeune homme disparu n'avait fait qu'une fugue. C'est donc bien le seul besoin d'accuser qu'éprouve la population grecque orthodoxe

⁶⁴ Charles Nobis, *Lettres de Macédoine*, Paris, Marcel Gilly, 1919, p. 197.

⁶⁵ Kosmas Politis, *Stou Chatziphrangou, Ta sarantachrona mias chamenis politias, Mythistorima* [Dans le quartier de Chatzifrangos, les quarante ans d'une cité perdue, roman], Athènes, 1^{ère} publication en feuilleton dans *Tachydromos* (1962-1963), en tant que livre: Karavias, 1963, édition consultée: Athènes, Hermis, 1990, p. 218.

⁶⁶ AMAÉ, Turquie, Politique intérieure, Asie Mineure, Archipel, vol. I, n° 67, 1897-1903, feuillet n° 128, courrier de Jousselin, consulat général de France à Smyrne au ministre à Paris, du 13 septembre 1901, n° 32, « Difficultés entre le Métropolitain Orthodoxe et le Vali de Smyrne ».

qui est mis en relief par cet incident. C'est en effet à ce genre de dérèglement du *modus vivendi* ottoman que l'on s'aperçoit qu'un groupe religieux connaît le calendrier de ses voisins et qu'il n'est pas indifférent à celui-ci. Dans le cas du groupe orthodoxe, la place du « juif » n'est pas neutre⁶⁷. Il entre dans la narration religieuse fondamentale, à une place peu flatteuse. Le temps sacré prend sa source dans le passé lointain, mythique des Écritures, pour surgir périodiquement dans le présent, vécu sur le mode du prolongement de la narration matricielle. L'appropriation du temps et l'*ascription* ouverte du juif dans la dramaturgie de la religion chrétienne montrent la vigueur du discours orthodoxe⁶⁸.

À Bitola, où l'antijudaïsme n'apparaît guère, la rumeur de meurtre rituel est répandue par une religieuse catholique française; la communauté juive réagit efficacement et des démentis formels sont fournis par la mère supérieure⁶⁹.

D'autres aspects de ce jeu, un peu pervers, sur les dates sacralisées par l'Autre sont perceptibles à Bitola. La plaque dédicatoire, rédigée en bulgare archaïsant et en grec, qui commémore la générosité du médecin Mišajkov lors de l'édification de l'église (bulgare) de la Vierge est datée du 25 mars. Le choix de cette date constitue une petite provocation envers la communauté rivale, car le 25 mars est la fête de l'indépendance grecque. Les exécutions capitales sont rares dans l'Empire ottoman, où l'on condamne néanmoins fréquemment à des peines de 101 ans de déportation; aussi, le 6 janvier 1908, lorsqu'un Bulgare est pendu pour le meurtre de trois soldats, on note que le jour choisi par les autorités est la Noël orthodoxe⁷⁰.

Mais l'affaire la plus révélatrice se situe en 1903, le jour de la St Georges. Nous sommes alors dans une période de tensions intercommunautaires intenses en Macédoine. Les préparatifs d'une insurrection armée de la part du Comité révolutionnaire sont une sorte de

⁶⁷ Henri Nahum, *Juifs de Smyrne, XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Aubier, 1997, p. 79-80: « [...] tout au long du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'antisémitisme populaire grec est une réalité quotidienne, et à de nombreuses reprises dans le royaume grec, de violentes campagnes de presse s'en prennent aux Juifs. »

⁶⁸ Léon Kontente, *op. cit.*, p. 526.

⁶⁹ Alliance Israélite Universelle (AIU), IE, Yougoslavie, Monastir, dossier David Arié, 27 mars 1904.

⁷⁰ Cette exécution est cependant assez discrète, dans le quartier des casernes, elle a lieu à 5 heures du matin et le corps reste exposé jusqu'à 10 heures (à l'européenne) AMAÉ, Nantes, Monastir, 13, Guillois, 6 janvier 1908.

secret de polichinelle. La date de son déclenchement fait partie des conversations de bazar. Sachant que la St Georges marque le départ des *hajduk* dans la montagne, cette date a été évoquée parmi d'autres. Une semaine auparavant, une série d'attentats spectaculaires a ébranlé Salonique. C'est l'œuvre des Bulgares qui inaugurent une violence terroriste d'un type entièrement nouveau, qui s'en prend aux intérêts occidentaux et recherche un effet médiatique. L'affaire est ardemment commentée à Bitola. La St Georges, nous l'avons vu, fait partie du calendrier transcommunautaire du marché de l'emploi. Rien de surprenant à ce que des chrétiens éméchés circulent en ville ce jour-là. Quatre d'entre eux s'en prennent, semble-t-il, à un musulman. Un coup de feu est tiré, qui ne blesse personne. Mais immédiatement la rumeur se répand dans le bazar qu'on a voulu dynamiter la grande mosquée. Un vent de panique souffle et tout le monde court se barricader chez soi. Pendant une heure et demie la racaille musulmane fait régner la terreur en ville, puis l'armée rétablit l'ordre; onze personnes (dix-sept selon d'autres sources) sont tuées dans ce brusque débordement de haine intercommunautaire. Dans cet incident sanglant il n'y a nulle préméditation; mais il est clair qu'à cette date l'ensemble de la population s'attendait confusément à un incident⁷¹.

L'insurrection éclatera quelques mois plus tard, à la Saint Élie (20 juillet). On peut observer d'ailleurs que la date-repère de la St Élie avait déjà été choisie par les Bulgares en 1867 pour procéder au coup de force remplaçant la liturgie grecque par la liturgie slavonne à l'église Ste Nedelja.

Les moments d'autocélébration ottomane sont, pour des groupes actifs, des occasions rêvées pour commettre des opérations terroristes. Ainsi à Smyrne en 1905, la fête célébrant l'accession au trône du sultan Abdülhamid II aurait dû donner lieu à un attentat, aux dimensions criminelles et suicidaires pour la population arménienne locale; il était destiné à attirer l'attention des Puissances occidentales sur le sort des sujets arméniens, en particulier dans les six vilayets orientaux, et à les pousser à exercer une pression efficace sur

⁷¹ Bernard Lory, « Arhăičnost i modernost na formite na nasilie v Makedonija po vremeto okolo Ilindenskoto văstanie (1903 g.) » [« Archaïsme et modernité des formes de violence à l'époque de l'insurrection d'Ilinden en 1903 »], p. 155-174 dans *Sto godini ot Ilindensko-preobraženskoto văstanie*, Sofia, Paradigma, 2005.

le pouvoir ottoman⁷². Mais ce plan sanglant échoue lamentablement du fait de l'amateurisme des recrues du parti, le *Tachnagsoutioun*⁷³, et de l'efficacité du contrôle social ottoman. Les célébrations de 1905 se teintent juste d'une frayeur rétrospective qui ne sert pas la cause du parti impliqué.

DU TEMPS ORDINAIRE AU TEMPS MILLÉNARISTE :
UNE ATTENTE DE DÉNOUEMENT ?

Le temps n'est pas neutre politiquement, à deux égards au moins. Tout d'abord, les citadins ottomans tendent vers la fin de l'Empire à vouloir s'inscrire dans des durées longues qui ne sont pas innocentes, mais visent à affirmer la légitimité de leur présence et leur enracinement local, selon l'argument du droit du premier occupant, ou leur rattachement souhaité à une puissance extérieure et concurrente à l'Empire. Cette temporalité se laisse discerner à Bitola en 1885, avec le millénaire de la mort de Saint Méthode, célébré dans l'ensemble du monde slave, que les Bulgares de la ville marquent par un jour chômé⁷⁴. La collecte d'antiquités classiques, recueillies sur le site d'Heraclea Lyncestis, et exposées au lycée grec est un autre indice de la volonté des communautés de s'inscrire dans une histoire longue. Cette pratique est bien sûr amplement attestée à Smyrne, dans un cadre similaire, avec le Musée de l'École évangélique et sa revue éponyme. On peut dire qu'elle y est même plus intensément pratiquée⁷⁵.

⁷² AMAÉ, Turquie, Politique intérieure, Asie Mineure, Archipel, vol. I, n° 68, 1905-1907, feuillet n° 5, *Smyrne, le 16 août 1905*, courrier de Boppe, Ambassade de Constantinople au Ministre des Affaires étrangères à Paris, reprenant le courrier du 16 août 1905 de Jousset, consulat général de France à Smyrne à l'ambassade, n° 13, « Affaire du complot arménien découvert à Smyrne ».

⁷³ *Hay Heghapokhagan Tachnagsoutioun* soit Fédération révolutionnaire arménienne, créée en 1890 à Tiflis-Tbilissi, mouvement à prétention marxiste et plus sûrement nationaliste qui se diffuse par groupuscules dans l'Empire ottoman et supprime le parti hntchak après les massacres des années 1894-1896. Ce mouvement est légalisé après le rétablissement de la constitution, en 1908, et s'associe même au Comité Union et Progrès, jusqu'en 1914.

⁷⁴ Kiril Patriarh Bălgarski, *Bălgarskata ekzarhija v Odrinsko i Makedonija* [L'Exarchat bulgare en Thrace andrinopolitaine et en Macédoine], t. I, vol. 2, p. 100.

⁷⁵ Giovanni Salmeri, « The contribution of the Greeks to the writing of the local historiography of Smyrna during the 19th century » dans Stavros Anestidis et Hervé Georgelin, éd., *Actes du colloque 'Grecs d'Anatolie et d'Istanbul' tenu les 23, 24 et 25 février 2006 à l'EFA*, Athènes, École française d'Athènes, à paraître.

Les manifestations de piété dans l'espace public smyrniote ne sont pas l'exclusivité des orthodoxes ou des musulmans. Les Arméniens soulignent aussi leur enracinement dans la région par le pèlerinage qu'ils effectuent à Karataş en l'honneur de Saint Polycarpe, premier évêque de Smyrne martyrisé au II^e siècle⁷⁶. D'après l'archevêque arménien, en 1907 les orthodoxes ne pratiquent presque plus le pèlerinage sur la tombe du martyr, proche des ruines du théâtre romain⁷⁷. Cependant, trois années plus tard, la situation a radicalement changé: les orthodoxes s'emparent du symbole du premier évêque local, réinventant la tradition:

À l'initiative de l'ethnomartyr Chrysostome, la Communauté de Smyrne acheta en 1910 le stade sur le mont Pagos, où Polycarpe fut martyrisé [...] De même Chrysostome instaura la commémoration du souvenir de Saint Polycarpe (23 février). Toutes les écoles et les fondations grecques étaient fermées. [...] on se rendait à pied au stade où Saint Polycarpe avait été martyrisé. Là, Chrysostome et d'autres savants de Smyrne prononçaient des discours.⁷⁸

La cérémonie arménienne de Karataş se tient modestement à l'intérieur de l'église Saint Garabed [Prodrome], où se trouvent des images du premier évêque du lieu⁷⁹. Elle inscrit la population arménienne de Smyrne, loin de toute possible Arménie, dans la longue durée religieuse et souligne son appartenance à une religiosité locale pluriséculaire. *A contrario*, en 1912, la célébration du 1500^e anniversaire de l'invention de l'alphabet arménien et du 400^e anniversaire de l'imprimerie arménienne implique Smyrne également, puisque le numéro spécial de *Presse et Lettre* rend hommage à la précocité des activités des imprimeurs arméniens d'Izmir: « Izmir détient la primauté parmi les

⁷⁶ Archevêque Yeghiché Tourian, « S. Boghigarbos » [« Saint Polycarpe »], p. 145 dans *Téotig, Amenoun Daretsouïtsi* [Téotig, Almanach pour tous], 1908, 2^e année, Constantinople, Der Nersessian, 1907, et 2^e édition consultée: Alep, Fondation Gulbenkian et Librairie Giligia, 2006.

⁷⁷ Samuel Walsh Harold Bird, *And unto Smyrna, The Story of a Church in Asia Minor*, Londres, James Clarke & Co., (1956?). L'auteur signale la popularité du saint pour toutes les confessions, p. 65: "Clearly the Western Church revered his memory no less than the Eastern. [...] The Orthodox had venerated the memory of the martyr in their churches without intermission. [...] The various Reformed churches held in the highest esteem the great father of the early and undivided church."

⁷⁸ Christos Sôkratis Solomônidis, *Hi Ekklisia tis Smyrnis* [L'église de Smyrne], Athènes (Union des Smyrniotes?), 1960, p. 156.

⁷⁹ Dans les autres sources, l'église arménienne de Karataş est désignée sous le vocable de *Qrisdosi Baydzaroutioun*, soit « Gloire du Christ ». Il est étrange que l'archevêque arménien de Smyrne se trompe à ce propos.

provinces de Turquie, pour sa plus ancienne imprimerie arménienne installée en 1676⁸⁰». Ce faisant, les Arméniens de Smyrne sont intégrés dans la longue durée d'érudition nationale arménienne, où le temps ottoman n'apparaît plus que comme un épisode parmi d'autres.

Sur un second plan, plus immédiat, à Smyrne, les diplomates, tout comme la population locale, se rendent bien compte des évolutions de l'Empire. Les reculs territoriaux, même s'ils sont lents depuis 1878, s'ils connaissent des arrêts ou des retournements, comme en 1897, annoncent l'imminence d'une grande réorganisation de la région⁸¹. Cette perspective se rapproche, mais se brouille aussi, après les guerres balkaniques. Le temps est aussi une projection. Si les jours de l'Empire ottoman sont comptés, quel avenir les habitants de la grande ville pluricommunautaire peuvent-ils envisager⁸² ?

La perspective d'une restauration byzantine est présente à l'esprit de certains Grecs. Cette attente eschatologique est diffuse; elle sous-tend le contenu des programmes des écoles grecques-orthodoxes⁸³. Les manuels d'histoire présentent la fin de l'Empire byzantin, supplanté par l'hégémonie ottomane, comme une erreur à corriger. De même, la géographie enseignée ré-hellénise l'espace anatolien⁸⁴. Parallèlement, les fêtes de Pâques expriment plus qu'une émotion religieuse, mais le triomphe de la vraie foi, qui est de plus en plus ressentie comme

⁸⁰ Chapitre «Kavarnier» [Provinces], entrée «Izmir» [Zmurnia], p. 131 et seq. dans *Dib ou Dar, 412-1512-1912*, Constantinople, Der Nersessian, 1911 et 2^e édition consultée: Alep, fondation Gulbenkian et Librairie Giligia, 2006.

⁸¹ François Georgeon, *Abdulhamid II, le sultan calife*, Paris, Fayard, 2003, p. 21: «Les cartes le disent assez, le recul territorial de l'Empire est incontestable. Pour autant, est-il pertinent de parler de "déclin" et de "décadence" puisque ce recul est étalé sur plus de trois siècles, de la fin du xvi^e siècle au début du xx^e siècle? On est plutôt frappé par la capacité d'adaptation et de résistance manifestée par l'Empire ottoman, [...] [il] s'est maintenu, en dépit de tout, au voisinage d'une Europe en pleine expansion.»

⁸² Pour une présentation, cf. Semih Vaner éd., *La Turquie*, Paris, Fayard et CERI, 2005, Stéphane Yerasimos, «L'obsession territoriale ou la douleur des membres fantômes», ch. I, p. 39-60. En particulier, p. 44: «Les chrétiens de l'Empire attendaient de la guerre proche leur libération par les Alliés, ce qui contribuait à pousser le gouvernement ottoman dans le camp opposé.»

⁸³ Hervé Georgelin, *op. cit.*, p. 82-95: «L'école grecque: un rouage essentiel de l'hellénisation».

⁸⁴ Paschalis M. Kitromilidis, «Greek nationalism in Asia Minor and in Cyprus», p. 205-214, en particulier p. 209, où l'auteur identifie bien le rôle conjoint de l'école grecque-orthodoxe ottomane et celui de l'Église grecque-orthodoxe à prétentions œcuméniques dans le cadre de l'Empire ottoman.

consubstantielle à la nationalité grecque moderne. Il y a politisation du temps religieux par les grecs-orthodoxes de la ville ou, en tout cas, par les activistes de la cause nationale.

Lors du débarquement hellénique à Smyrne, le 15 mai 1919, la confusion entre affaires politiques et horizon interprétatif religieux eschatologique devient évidente. Dans la hiérarchie orthodoxe, le thème de l'œcuménicité est de moins en moins affirmé, à mesure que la population grecque-orthodoxe ne se soucie plus de son caractère ottoman. Ainsi Elefthérios Vénizélos annonce-t-il à M^{gr} Chrysostome de Smyrne l'opération militaire imminente en ces termes : « L'accomplissement des temps est arrivé. L'armée hellénique foulera demain le sol de Smyrne⁸⁵ ». Le hiérarque saisit bien la tonalité religieuse donnée au message et n'est pas en reste lors du débarquement : dans ses habits de cérémonie, il vient à la rencontre des soldats qui débarquent, s'agenouille devant eux et les bénit⁸⁶. La population grecque-orthodoxe de Smyrne, alors majoritaire, abonde dans le même sens et les témoins se remémorent l'événement dans des termes analogues : « Notre joie était indescriptible : nous pensions que nos malheurs étaient terminés ; ce jour-là on aurait dit que le Christ était descendu [sur terre]⁸⁷. » La sacralisation du temps et des affaires politiques porte la radicalisation des élites locales à son comble et est porteuse de catastrophes à venir. Car bien sûr ces représentations du devenir de la cité et de la région ne sont pas partagées par tous. Les mouvements politiques turcs, mais aussi les milieux levantins, ne voient pas d'un bon œil cette orientation de l'Histoire et vont tenter de s'y opposer. Les uns désirent un avenir national turc, alors que les autres préféreraient voir s'installer une tutelle coloniale en bonne et due forme⁸⁸.

⁸⁵ Ilias Venezis, *Mikrasia, Chaire!* [Salut, Asie Mineure!], Athènes, Hestia, 1956, 5^e édition consultée : 1995, p. 26.

⁸⁶ *Ibidem*.

⁸⁷ Diethnis Syndesmos Gynaikôn en Helladi [Ligue internationale des femmes en Grèce], *Aftoviographiai prosphygôn koritsiôn, Paidikai perigraphai tôn diôgmôn tis Mikrasias* [Autobiographies de jeunes filles réfugiées, Descriptions enfantines des persécutions d'Asie Mineure], Athènes, 1926; témoignage d'Athina Antôniadou, neuf ans au moment des faits qu'elle rapporte en 1924, p. 36.

⁸⁸ Hervé Georgelin, « La fin de la Belle-Époque à Smyrne, des années 1870 à septembre 1922 », thèse de doctorat Histoire et Civilisations, direction : Lucette Valensi, EHESS, novembre 2002, 2nd volume, p. 447-453.

À Bitola, ce phénomène de sacralisation du temps est moins radical⁸⁹. Il faut dire que le caractère de cette évolution à Smyrne tient au fait que les défaites militaires ottomanes, lors des guerres balkaniques, ainsi que les transferts de populations musulmanes vers l'Empire rétréci, mais aussi l'agrandissement formidable du territoire hellénique vers le nord, ont contribué à ce changement de nature du temps.

CONCLUSION

L'examen attentif de sources de nature très différente montre à quel point la question des temps entrelacés de la ville pluricommunautaire est délicate. D'autres aspects mériteraient d'être étudiés. Nous n'avons pas évoqué les temps de la socialisation des individus au sein de la famille et de la communauté avec leurs rites de passage, différents dans chaque communauté, mais ponctuant de façon analogue le cours d'une existence, de la naissance, le passage à l'adolescence, le mariage, jusqu'aux funérailles. Dans l'évolution d'un jeune homme, il y a aussi souvent le passage de l'état d'apprenti, *çırak* puis *kalfa*, à celui d'artisan, *usta*. Ces temporalités anciennes des *esnaf* perdurent malgré le développement de l'économie de marché. Le groupe d'appartenance est là indifférent, ces étapes étant les mêmes pour tous. Comme on le sait aussi, jusqu'en 1908, seuls les jeunes gens musulmans sont assujettis au service militaire, à l'exception des Stambouliotes qui en sont exemptés, mais ensuite le départ à l'armée tend à s'imposer pour tous, au moins formellement pendant quelques années. C'est une rupture radicale avec le monde familial et familier. Tous ces faits anthropologiques sont difficiles à observer *a posteriori* dans leur diversité et leurs évolutions.

Néanmoins nous avons pu montrer que les nuances des temps pluricommunautaires avaient un air de famille certain, à Smyrne comme à Bitola. La pluralité des temporalités est connue de tous, au moins superficiellement. Elle peut être conflictuelle, lorsque les célébrations communautaires débordent dans l'espace commun de la ville. La synchronie tend à se renforcer pour tous dans l'Empire, dans les moments

⁸⁹ Une bataille décisive se déroule aux portes de Monastir, du 16 au 18 novembre 1912, mais l'entrée d'une armée chrétienne victorieuse est loin de susciter l'enthousiasme général, car ce sont les Serbes et non les Grecs ou les Bulgares qui occupent la ville.

nouveaux des célébrations séculières occidentales et ottomanes. Les nuances tiennent à la nature des villes elles-même, en termes de taille et de richesses accumulées: on ne trouve à Bitola ni les premières manifestations du *commuting* smyrniote, ni l'effervescence radicale, formulée en termes religieux, quant à la fin du temps ottoman. Car la perception du temps évolue à mesure que l'Empire s'achemine vers sa fin. Les temporalités se tendent, divergent et deviennent menaçantes pour les communautés. À Smyrne, cette fin des temps sera à proprement parler catastrophique.